

LE BONHEUR

SOMMAIRE

1. PEUT-ON ETRE HEUREUX FACE A LA MORT, FACE AU MONDE : FACE AU TEMPS ?

- A. Le temps force l'homme à se projeter vers l'avenir
- B. Mais le temps c'est aussi le passé :

2. LE BONHEUR COMME OBJET DU DESIR ?

- A. L'homme apparaît dans le passage du besoin au désir, désirer c'est exister, exister c'est désirer.
 - a. Ne considérer que ce qui dépend de notre volonté pour atteindre l'absence de troubles.
 - Texte 1 : Epictète, *Pensées et Entretiens*, §§ VI et VII :
 - b. Laisser libre cours à tous ses désirs
 - Texte 2 : Platon, *Gorgias*, § 6 et 7 :
 - c. Etablir une hiérarchie entre les désirs.
 - Emmanuel Kant, *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*.

3. LE BONHEUR DANS L'OUBLI ET LE DIVERTISSEMENT.

- A. Est-ce l'heure de s'enivrer ?
 - Texte 4 : Nietzsche *Considérations inactuelles, II* (1874), § 1
- B. Le devoir s'oppose au désir du bonheur, le désir du bonheur s'oppose au devoir...

Si on veut donner une définition formelle du bonheur on dira d'abord que c'est une *satisfaction*, car on conçoit difficilement que le bonheur n'en soit pas une.

Mais on distinguera aussi le bonheur de la joie, laquelle est momentanée et donc partielle.

Donc le bonheur serait *une satisfaction complète et durable*.

Le bonheur se présente ainsi non pas simplement comme un bien particulier, mais le bien suprême, sans mélange.

Donc il doit correspondre à la nature humaine.

C'est pourquoi pour pouvoir être durable il doit être complet : la satisfaction doit être aussi bien celle des sens que celle de l'esprit.

Mais un tel bonheur exigerait la paix, l'absence d'inquiétude, de troubles intérieurs et extérieurs. Absence d'inquiétude, absence de maladie, absence de maux.

On trouve alors deux difficultés :

a. En tant que nous sommes mortels et fragiles, souffrants, comment pouvons-nous espérer raisonnablement un tel bien ? N'est-ce pas purement illusoire pour un être conscient de ce qui lui arrive, du fait qu'il va souffrir et mourir ?

b. Cette même conscience n'est-elle pas par ailleurs à elle seule la source de tous nos troubles intérieurs ?

Comment la paix serait-elle possible si le trouble est intérieur à la conscience? On pensera au *savoir amer* de Baudelaire, c'est-à-dire ce savoir que l'on tire des voyages : on réalise que l'on porte toujours avec soi ses angoisses, ses troubles, ses inquiétudes : on peut tout quitter mais pas l'existence.

La conscience est en quelque sorte toujours en conflit, elle est polémique avec elle-même parce qu'elle est double : d'une part il y a la morale, d'autre part le désir qui se fiche éperdument de la morale.

On rappellera de surcroît que le désir est si déterminant qu'à être retenu il peut vite s'exprimer indépendamment de notre volonté : une fois refoulé, il peut malgré tout s'insinuer jusque dans nos paroles, nos choix et nos habitudes. Il peut même nous rendre malade : c'est la réaction psychosomatique.

Ainsi non seulement le fait d'être conscient de nos troubles physiques, de notre mortalité et de nos souffrances passées et à venir est en soi une cause de troubles intérieurs, mais EN PLUS le trouble intérieur peut générer des troubles extérieurs (cancers, maladies digestives, infarctus et même la dépendance à certaines drogues comme la nicotine).

Le bonheur dans la paix est donc bien compromis pour une existence. Le problème est ici posé. Tentons de déterminer les CONCEPTS qui sont au fond de ce problème :

1. Peut-on être heureux face à la mort, face au monde : face au temps ?

L'homme est l'être qui sait qu'il va mourir : il est, mais il sait qu'il ne sera plus. Selon Heidegger l'homme a d'un côté le privilège de saisir le monde, de se l'approprier et de le configurer à sa guise. Mais d'un autre côté ceci a comme conséquence NECESSAIRE d'en faire un être qui se saisit lui-même et donc qui redoute sa propre disparition qu'il sait être inéluctable.

Le raisonnement : Pour pouvoir saisir quelque chose que ce soit, ne serait-ce que cette gomme en face de moi, il faut déjà que je sois conscient de moi-même. Cela me permet de maîtriser le monde et la nature, de le transformer à *ma guise*.

Cependant la conséquence de ce raisonnement est moins heureuse : L'homme est l'être-vers-la-mort, l'être du souci et de l'angoisse. Il ne peut pas échapper à cela.

A. Le temps force l'homme à se projeter vers l'avenir

L'homme subit l'épreuve des peurs et de l'angoisse et donc aucune satisfaction durable ne semble possible dans ces conditions.

- Les peurs : elles sont relatives à la perte et à l'échec des projets que l'on établit.
- L'angoisse : elle se rapporte toujours au néant, à la mort. Elle est au bout de toute peur.
- La crainte animale : elle est immédiate face à un danger réel immédiat.

NB : la peur n'est ni l'angoisse ni la crainte animale, instinctive.

Face au feu ou face à un orage je ressens de la crainte, à l'instar de l'animal. La crainte est donc immédiate, réaction face à un événement présent immédiatement dangereux.

La peur est plus complexe : elle dépend de ma conscience, de la représentation que je me fais des choses. Si par exemple je croise un chien, si on m'a appris à me méfier d'eux j'aurai peur, mais si on m'a appris à les aimer je n'aurai pas peur. Il en va de même avec un délinquant. S'il m'agresse, bien sûr, là je ressentirai de la crainte, mais tant qu'il ne m'agresse pas, je peux aussi bien avoir peur que ne pas avoir peur, tout dépend de la manière que j'ai de me le représenter.

L'angoisse, elle, n'a pas d'objet. C'est proprement l'absence d'objet qui est angoissante, c'est-à-dire le néant, c'est-à-dire la mort : la mort c'est ce qui attend tout le monde sans pouvoir dire ce que c'est, car elle n'est rien en elle-même puisqu'elle est la fin de l'être. Quand je suis mort, je ne suis plus.

Alors puis-je être heureux durablement ? Je peux me mettre à l'abri du danger, grâce à l'organisation politique d'un Etat stable. Je peux aussi apprendre à ne pas considérer comme dangereux ce qui ne l'est pas vraiment : celui que je croise dans la rue et qui ne m'a jamais rien fait ne peut pas me faire peur si je suis assez intelligent pour distinguer la crainte et la peur.

Mais que puis-je face à la mort ? Bien sûr je peux repousser les limites de la vie, développer la médecine, mais je ne peux pas empêcher l'échéance. De même je ne pourrai jamais faire que tout soit parfaitement prévisible et parfaitement linéaire. Qui que je sois, riche ou pauvre, je connaîtrai des déceptions, des échecs et je me confronterai à mes limites et à ma faiblesse.

Ceci parce que je *l'être-jeté* au monde, selon Heidegger, c'est-à-dire que je suis spropulsé dans l'épreuve du temps, de l'imprévisible.

B. Mais le temps c'est aussi le passé :

l'appréhension du passé s'accompagne de regrets ou de remords. C'est pourquoi, toujours selon Heidegger dans *Etre et Temps*, l'homme est non seulement jeté dans le monde, mais il est du même coup *l'être-en-faute*.

Puisque l'homme est conscient de lui-même et du monde, il doit faire des choix, décider. Or toute décision implique un choix entre différentes possibilités. Mais je ne peux jamais faire qu'UN SEUL CHOIX à la fois. Donc un choix élimine toutes les autres possibilités. J'ai donc conscience de tout ce qui est possible, mais je ne peux jamais choisir qu'une seule possibilité. Je me sens toujours en *défaut* par rapport à tous les autres choix possibles. C'est là qu'est le SOUCI ou le REMORD.

Finalement, le temps découvre à l'existence qu'elle devient, qu'elle manque d'être, qu'elle est étonnamment fragile, fautive, maladroite, titubante même ! **Tout cela s'oppose à une satisfaction complète.**

Cependant, malgré cette impasse l'homme DESIRE toujours l'impossible : nous désirons une chose et son contraire et même TOUT à la fois, alors même que ça n'est jamais possible.

2. Le bonheur comme objet du désir ?

A. L'homme apparaît dans le passage du besoin au désir, désirer c'est exister, exister c'est désirer.

- Vivre / exister. La sortie de soi. Le progrès.
- besoin / désir (définition classique : manque éprouvé)
- instinct / pulsion [structure symbolique de la conscience // LACAN : Le désir comme impératif universel de la conscience, *Séminaire VII*.]

Le désir est aussi formel, universel et inaliénable que la morale qui nous commande de contrôler nos désirs. Comment résoudre et dépasser ce problème ?

Face à ce problème, on peut envisager 3 solutions :

- a. Ne considérer que ce qui dépend de notre volonté pour atteindre l'absence de troubles.**

- **Texte 1 : Epictète, *Pensées et Entretiens*, §§ VI et VII :**

VI. AINSI, devant toute imagination pénible, sois prêt à dire : “ Tu n'es qu'une imagination, et nullement ce que tu parais. ” Ensuite, examine-la bien, approfondis-la, et, pour la sonder, sers-toi des règles que tu as apprises, surtout de la première, qui est de savoir si la chose qui te fait de la peine est du nombre de celles qui dépendent de nous, ou de celles qui n'en dépendent pas ; et, si elle est du nombre de celles qui ne sont pas en notre pouvoir, dis-toi sans balancer : “ Cela ne me regarde pas. ”

VII. SOUVIENS-TOI que la fin de tes désirs, c'est d'obtenir ce que tu désires, et que la fin de tes craintes, c'est d'éviter ce que tu crains. Celui qui n'obtient pas ce qu'il désire est malheureux, et celui qui tombe dans ce qu'il craint est misérable. Si tu n'as donc de l'aversion que pour ce qui est contraire à ton véritable bien, et qui dépend de toi, tu ne tomberas jamais dans ce que tu crains. Mais si tu crains la mort, la maladie ou la pauvreté, tu seras misérable. Transporte donc tes craintes, et fais-les tomber des choses qui ne dépendent point de nous, sur celles qui en dépendent ; et, pour tes désirs, supprime-les entièrement pour le moment. Car, si tu désires quelque-une des choses qui ne sont pas en notre pouvoir, tu seras nécessairement malheureux ; et, pour les choses qui sont en notre pouvoir, tu n'es pas encore en état de connaître celles qu'il est bon de désirer. En attendant donc que tu le sois, contente-toi de rechercher ou de fuir les choses, mais doucement, toujours avec des réserves, et sans te hâter.

b. Laisser libre cours à tous ses désirs

- **Texte 2 : Platon, *Gorgias*, § 6 et 7 :**

NB : ce texte présente la pensée d'un sophiste. Socrate combattait sa thèse.

« Mais voici ce qui est beau et juste suivant la nature, je te le dis en toute franchise, c'est que, pour bien vivre, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent.

Mais cela n'est pas, je suppose, à la portée du vulgaire. De là vient qu'il décrie les gens qui en sont capables, parce qu'il a honte de lui-même et veut cacher sa propre impuissance. Il dit que l'intempérance est une chose laide, essayant par là d'asservir ceux qui sont mieux doués par la nature, et, ne pouvant lui-même fournir à ses passions de quoi les contenter, il fait l'éloge de la tempérance et de la justice à cause de sa propre lâcheté. Car pour ceux qui ont eu la chance de naître fils de roi, ou que la nature a faits capables de conquérir un commandement, une tyrannie, une souveraineté, peut-il y avoir véritablement quelque chose de plus honteux et de plus funeste que la tempérance ? Tandis qu'il leur est loisible de jouir des biens de la vie sans que personne les en empêche, ils s'imposeraient eux-mêmes pour maîtres la loi, les propos, les censures de la foule ! »

Platon/Socrate n'aura pas de mal à montrer que cette morale fait totalement abstraction du bonheur collectif et donc qu'elle se contredit elle-même : car comment être heureux si notre bonheur a pour conséquence de détruire le monde dans lequel on vit ? Si j'affame mon peuple, que va-t-il se passer ? Il va se révolter, tôt ou tard. Si je donne, à l'inverse, au peuple tout ce qu'il demande pour rester tranquille, que va-t-il se passer ? Athènes s'est justement effondrée parce que le peuple n'avait de cesse de réclamer toujours plus de butin, chacun se souciant davantage de sa propre jouissance sans tenir compte des intérêts de la cité face à ses ennemis redoutables.

Face à cet échec incontournable de l'éthique du désir, Platon envisageait de restreindre les droits du peuple. Il fallait selon lui que seuls les philosophes gouvernent pour la bonne et simple raison que seuls les philosophes ne désirent pas le pouvoir. En vérité les philosophes ont cette chance d'être heureux parce qu'ils ne se soucient jamais des désirs vains de la vie, tels que le pouvoir ou l'argent. L'ennui, c'est que personne ne les reconnaît et, par conséquent, on se demande comment ils feront pour se faire obéir.

Il apparaît clairement qu'il faut trouver un moyen de GERER le désir afin qu'il soit suffisamment contenté pour que les hommes ne vivent pas dans la frustration, tout en étant suffisamment compris et étudié pour que le contentement du désir n'implique pas de nouveaux troubles.

c. Etablir une hiérarchie entre les désirs.

Le désir est une recherche naturelle de plaisir. Tous les êtres tendent vers le plaisir. Donc le plaisir est le bien souverain. Il ne faut donc pas chercher à tenir tous ses désirs à distance.

Cependant il est vrai que certains désirs sont néfastes. Il faut donc chercher à réaliser uniquement les désirs qui ne produisent pas de mal.

C'est pourquoi il faut étudier la nature de nos sens afin de définir une véritable médecine des sens et du plaisir. Cette science est fondée, selon Epicure, sur quatre expériences évidentes, c'est le *tetrapharmacos* (quadruple remède).

- i. **Le pathos (ou affection ou passion)** Le plaisir nous fait connaître une cause de plaisir, et la souffrance, une cause de souffrance. L'agréable et le pénible sont donc des critères de la vérité non seulement de l'état passif, mais aussi de sa cause.
- ii. **La sensation ou impression sensible** : c'est un état passif de la sensation, né du contact avec les choses, et qui nous fait connaître avec certitude la cause active et productrice. Cet état, en effet, par définition (la sensation est irrationnelle et sans mémoire), ne peut agir par lui-même et modifier ce qui nous touche de l'extérieur ; la sensation ne réagit que si elle est excitée par une cause extérieure qui existe donc nécessairement. En conséquence, les objets sont tels qu'ils nous apparaissent puisque toutes les sensations sont d'après ce critère également vraies : « Dire qu'une sensation est fautive reviendrait à dire que rien ne peut être perçu. »
- iii. **La prénotion (prolepsis)**: ce sont des conceptions générales intérieures à l'âme, formées par la répétition de la perception d'un objet sensible, mais qui deviennent antérieures à l'impression sensible en tant qu'expérience possible, et qui sont présumées dans la compréhension que nous avons des mots que nous employons pour formuler des questions. La prénotion est donc désignée par un nom, et la prononciation de ce nom suscite l'objet qu'il désigne dans notre esprit. Ce procédé rend toute définition inutile, puisque le concept apparaît ainsi avec évidence. La prénotion est donc une image d'une chose réelle dont elle dérive et implique en tant que telle un jugement d'existence. Ces prénotions nous permettent de dépasser notre expérience actuelle parce qu'elles résultent de notre expérience passée ; en ce sens, elles fondent tous nos jugements et nos croyances.
- iv. **L'intuition de la réflexion (phantastikè epibolè tes dianoias)**, ou « focalisation » de la pensée : cette intuition fait concevoir l'univers dans son ensemble, en dépassant l'intuition sensible ; c'est la représentation d'un objet extérieur par l'appréhension de son image.

Pour être heureux l'homme doit donc, en tenant compte de ces quatre principes :

- I. **maîtriser son pathos**, mais cela ne veut pas dire qu'il faille le contenir. Il faut toujours en vérité :
- II. **se fier à ce que la sensation nous dit de l'objet désiré** : s'il produit un plaisir sans déplaisir, alors l'objet est bon, sinon il est mauvais et il faut l'écartier (par exemple un conjoint qui se plaint tout le temps...).
- III. **Veiller au fait que ce que je désire existe vraiment** et correspond donc bien à une prénotion, c'est-à-dire à quelque chose de réel et non pas à un pur fantasme. Exemple : si je suis en couple

depuis longtemps, il peut m'arriver de croire que je serais plus heureux avec une autre personne. Or il est évident que la personne avec laquelle je vis, le la connais depuis longtemps, alors que l'autre, je ne la connais pas. Donc dans un cas, même si je suis malheureux, je sais comment parler avec cette personne, la raisonner et elle sait comment me raisonner parce qu'elle me connaît depuis longtemps. Alors que l'autre personne, je ne la connais pas et donc je dois tout réapprendre. Ainsi le bonheur extraconjugal est une illusion. Si on est malheureux avec son épouse, alors c'est que les deux doivent faire un effort. Sinon, quelle que soit l'autre personne avec laquelle je serai, je serai malheureux, puisque je n'arrive même pas à être en paix avec celle que je connais très bien !

IV. **Enfin saisir la place et la valeur de l'objet désiré dans l'ordre du monde** : par exemple, en temps de guerre, quand il faut sauver sa patrie, le désir de vaincre ou de tuer peut être bon, alors qu'en temps de paix il est mauvais car source de troubles.

PROBLEME : Risque de relativisme. On fait totalement abstraction des devoirs de l'homme envers autrui. Or il est un fait peu contestable que l'on nomme le cas de conscience : il se peut que je sois confronté à un choix où aucun bonheur n'est possible.

- **Emmanuel Kant, *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*.**

→ → **Exemple du tyran qui me soumet à un choix impossible.**

Le bonheur n'est pas l'objet d'une maxime de la morale, car il est toujours singulier, or la morale a toujours vocation à définir des règles générales. La raison n'a pas pour finalité de produire le bonheur, la nature permet cela beaucoup plus aisément.

Excès de formalisme de Kant. Rappelons avec Lacan que le désir est tout aussi formel et universel que la morale. Le désir ne se définit pas par son objet, mais en lui-même : le désir précède l'objet du désir. Donc une éthique du désir a parfaitement le droit d'exister et elle peut même définir des règles de bon sens. C'est pourquoi le bonheur est et doit être une finalité de la vie de l'individu.

L'ennui, toutefois, c'est que le bonheur, puisqu'il est rendu impossible par l'être-au-monde, par le devoir qui nous fait regretter nos choix immoraux, par l'avenir qui est angoissant. Ainsi tout porte bien à croire que rechercher le bonheur à tout prix est irresponsable, car le bonheur appelle alors l'oubli, pour ne pas dire l'absence de conscience, cette conscience qui le rend justement impossible. Faut-il vivre dans le divertissement et l'oubli ?

3. Le bonheur dans l'oubli et le divertissement.

A. *Est-ce l'heure de s'enivrer ?*

Référence à l'ouvrage du physicien Québécois Huber Reeves intitulé *L'heure de s'enivrer*, dans lequel celui-ci, face au constat de l'ampleur de la menace nucléaire conclut qu'il n'y a plus qu'une chose à faire dans ce monde, s'enivrer.

Qu'est-ce que s'enivrer ? C'est la même chose que s'abrutir devant la télé. C'est oublier ... Oublier pour oublier, oublier l'existence elle-même et, pour cela, s'oublier soi-même.

C'est d'ailleurs la fonction du divertissement : comme son nom l'indique il a pour but de nous permettre de faire diversion, de nous oublier et d'oublier notre sort tragique.

« *Divertissement. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser.* » Pascal, Pensée, N° 168.

Mais il y a et il y aura toujours ce moment où le film qui nous faisait rêver s'arrête, ce moment où les lumières de la salle de cinéma se rallument, la fin du bonheur et le retour à la réalité : le père qui nous a demandé de rentrer avant 20 heures, les devoirs à faire pour le lendemain, le travail à terminer, le devoir, toujours le devoir.

Face à ce dilemme, Nietzsche propose de montrer qu'en vérité le conflit du désir et du devoir est celui de la mémoire et de la vie.

- **Texte 4 : Nietzsche *Considérations inactuelles, II (1874), § 1***

« Pour le plus petit comme pour le plus grand bonheur, il y a toujours une chose qui le crée : le pouvoir d'oublier, ou, pour m'exprimer en savant, la faculté de sentir, pendant que dure le bonheur, d'une façon non-historique. Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment pour oublier tout le passé, celui qui ne se dresse point, comme un génie de victoire, sans vertige et sans crainte, ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui est pire encore, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres. Imaginez l'exemple extrême : un homme qui ne posséderait pas du tout la faculté d'oublier, qui serait condamné à voir en toutes choses le devenir. Un tel homme ne croirait plus à sa propre essence, ne croirait plus en lui-même; tout s'écoulerait pour lui en points mouvants pour se perdre dans cette mer du devenir; en véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité. Un homme qui voudrait sentir d'une façon tout à fait historique ressemblerait à celui qui serait forcé de se priver de sommeil, ou bien à l'animal qui devrait continuer à vivre en ne faisant que ruminer, et ruminer toujours à nouveau. **Donc il est impossible de vivre sans se souvenir, de vivre même heureux, à l'exemple de la bête, mais il est absolument impossible de vivre sans oublier.** Ou bien, pour m'expliquer sur ce sujet d'une façon plus simple encore, *il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation.*

Considérations inactuelles, II (1874), § 1
traduction Henri Albert (Société du Mercure de France, 1899).

Ce que Nietzsche nous rappelle c'est que le désir du bonheur est tout aussi NECESSAIRE que le devoir de se souvenir : l'homme ne peut vivre sans être heureux, c'est-à-dire sans oublier, mais il ne peut non plus vivre sans se souvenir, sans quoi il retourne à l'état de bête.

B. *Le devoir s'oppose au désir du bonheur, le désir du bonheur s'oppose au devoir...*

Qu'est-ce qui donne cette force au devoir ? Pourquoi est-ce que j'obéis ? Pourquoi est-ce que je me plie systématiquement à des obligations que je pourrais tout à fait renier ? Pourquoi je ne me permets pas d'oublier le monde, de partir vivre, tel Rimbaud en son temps, ma bohème en oubliant et en quittant le monde ? Pourquoi Rimbaud ou Bob Marley n'avaient pas raison ? Pourquoi ne les suit-on pas ? Pourquoi, en un mot, sommes-nous si raisonnables ? !

Face à ce texte de Nietzsche nous sommes en droit de nous étonner. Qu'est-ce qui fait la force de la conscience face à la tentation de l'oubli ? Qu'est-ce qui nous pousse à garder en mémoire les pires moments de l'histoire, du passé, alors que les oublier serait si simple pour être heureux ?

A dire vrai cette question peut paraître bien naïve, car tout porte à croire que la plupart des hommes préfère vivre dans l'oubli et l'ignorance volontaire. Et, à partir de là, nous pouvons conclure en disant qu'en vérité ceux là ne sont jamais heureux. Certes celui qui oublie et qui fait tout ce qu'il peut pour n'offrir aucune lucidité à sa conscience, écarte le malheur de sa maison. Cet homme-là réussira toujours à oublier. Mais il se condamnera aussitôt à recommencer éternellement les mêmes erreurs.

Ce qui rend alors le bonheur impossible c'est notre liberté. Car c'est parce que nous sommes libres que nous devons tout apprendre par nous-mêmes. Et c'est pour cela que nous ne pouvons pas éviter de commettre des erreurs. D'où vient alors cette angoisse que nous ressentons lorsque nous n'avons pas fait notre devoir ? Cette angoisse vient de ce qu'autrui sera toujours assez libre pour nous rappeler que nous sommes imparfaits, voire même nuls, maladroits, impotents. Il y aura toujours cet autre qui nous dira, tel Socrate en son temps : « Mais, mon cher ami, que sais-tu vraiment, toi qui dis que tu es un savant ? ». Cet enquiquineur qu'est l'autre, celui qui vous rappelle que ce vous teniez pour vrai, ferme et constant jusqu'à présent n'est en vérité que relatif et, comme vous, mortel et suranné. Cela peut aussi être le jeune fils qui fait comprendre à son père que sa conception de la vie est dépassée, que le monde dans lequel il est se trouve être déjà changé, révolutionné, modernisé. C'est donc encore le temps qui nous met face à nous-mêmes et nous contraint, encore une fois, de rester conscients et de ne pas oublier ce que nous sommes, qui nous sommes.

Le bonheur est donc impossible, à moins d'être une vache dans son pré... mais alors on n'aurait même pas conscience d'être heureux ! Le bonheur qu'il faut poursuivre demeure donc la joie, c'est-à-dire les moments de bonheur qu'on a la chance de rencontrer. Mais gare à celui qui attendrait que le bonheur accompagne toute sa vie, car il serait forcément déçu et malheureux de n'être jamais heureux. C'est le déprimé, celui qui se plaint tout le temps, celui qui n'est pas sorti de l'enfance pendant laquelle il suffisait de réclamer, d'être dans l'incantation.

Mais il faut aussi tenir compte de la leçon de Nietzsche : gare à celui qui clame haut et fort que le bonheur est impossible, sous ce seul prétexte qu'il serait lâcheté ou inconscience. Celui qui veut tout le temps tout remettre en question : il ne fera qu'être désagréable et le monde ne manquera jamais de le lui faire savoir jusqu'à ce qu'il se plie, finalement, aux règles les plus dogmatiques qui soient : c'est l'ex-soixante-huitard devenu psychorigide. Celui qui se plaignait du monde et de ses dogmes mais qui, parce qu'il ne faisait que se plaindre, a fini par s'y plier sans plus les remettre en question, même pas de manière constructive.

C'est donc la leçon d'Aristote que je retiendrai : entre deux extrêmes, il faut savoir choisir le juste milieu. Et ce milieu s'appelle, à mon sens, la philosophie. En effet, le philosophe est à la fois celui qui sait remettre en question ses propres préjugés sans pour autant se sentir malade de n'avoir pas atteint la vérité. Il est le seul à savoir qu'il est ignorant et à ne jamais perdre courage devant le savoir car à chaque fois qu'il apprend quelque chose il ressent en lui un bonheur immense justement parce qu'il sait combien le savoir est rare. La vie contemplative est la vie la meilleure, selon Aristote, parce qu'elle est la seule qui offre des objets de plaisir qui ne dépendent ni du monde, ni du temps : car les vérités universelles de l'Être (les lois de la nature, les vérités mathématiques et les grands principes de la logique et même la foi en Dieu) sont immortels et dépassent toutes les époques.

Cependant un tel bonheur, encore une fois, demeure impossible s'il n'y a pas un bonheur collectif, c'est-à-dire un Etat stable qui assure la liberté de pensée de chacun. Or pour qu'un tel Etat existe, ce qu'Aristote ne savait pas, il faudra deux millénaires et des souffrances parmi les plus atroces qui soient. Et de ce point de vue c'est Kant qui a raison : si on passe son temps à chercher le bonheur on oublie l'Histoire. Or le seul bonheur que l'on puisse espérer est celui des générations futures, celles

qui vivront dans un monde meilleur que le nôtre. C'est dans la suite des générations que se situent l'espoir et la dignité du bonheur.